

GUIDE DU TOURISTE



MANTES

LA JOLIE

PAR

GUSTAVE PADIEU

AMIENS

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE T. JEUNET

45, RUE DES CAPUCINS, 45



1888

Aux miens Parents de Mantes, cette causerie. Surtout, qu'ils se gardent bien, ces chers Cousins, d'y voir autre chose qu'un fouillis d'idées badines et d'idées sérieuses.

J'eusse voulu les remercier, de leur bienveillante réception, d'une façon plus chaleureuse ; mais il est des sentiments que ni la parole ni la plume ne peuvent transmettre.

Et alors.....



COMMENT ET POURQUOI L'AMOUR DES VOYAGES.



TOUT dernièrement, entre la soupe et le bœuf, l'idée des voyages naquit en mon cerveau.

Il m'est impossible de préciser si la cause doit en être imputée à l'influence de la soupe ou à celle du bœuf.

Toujours est-il que de déduction en déduction j'en vins à être possédé, d'une façon furieuse, du désir de voir si le bouilli est mets répandu dans les villes de France et de Navarre.

Ce mot « Bouilli » me rappelle une anecdote de mon enfance, anecdote que je ne puis m'empêcher de citer, car je suis d'un esprit quelque peu anecdotier.

Il s'agissait d'un Anglais venu en France pour passer le temps tout d'abord, pour voir ensuite, pour écorcher notre langue enfin.

Notre Anglais, se promenant un jour ou un soir dans une prairie ou dans un village, aperçut un bœuf qui usait par trop de la liberté.

Étonnement, stupéfaction, angoisses, gestes, cris de la part de notre homme qui s'exclame : « Aôh, aôh ! le bouilli qui se sauve ! »

Riez si vous voulez.

Je reviens à ma passion qui de bébé deviendra géante si l'Être Suprême me prête vie.

L'on comprendra facilement que celui qui ferait le tour de la France pour dresser la statistique des cités, des maisons, des hommes qui mangent la soupe et le bœuf, pourrait rendre des points à tous les lords excentriques de le Hangleterre.

Nous autres Français, nous n'en sommes point encore là, bien que chez nous, la mode soit à l'Anglomanie. Il se glisse souvent dans notre cervelle légère de ces aberrations, mais par cela même que nous sommes légers, nous sommes susceptibles de nous intéresser à quantité de choses différentes, opposées même. C'est ainsi que nous voyageons pour le paysage, pour la sculpture, pour la peinture, pour les mœurs, pour la cuisine, etc....

Dès l'instant où j'eus l'idée du voyage, j'eus tous ces désirs.

C'est, du moins, le travail changeant qui se fit en moi.

La résolution prise, l'exécution est moins qu'un rien pour certains esprits, surtout lorsqu'il s'agit du plaisir personnel.

Une bourse lourde, une valise légère, tels sont les colis du vrai voyageur. À ce propos, je me rappelle avoir lu quelque part un sixain qui est l'essence des commandements du voyageur.

Le voici : « Qui pense à voyager,
« Doit soucis oublier ;
« Dès l'aube se lever ;
« Ne pas trop se charger ;
« D'un pas égal marcher ;
« Et savoir écouter. »

À l'instar de Monsieur et de Madame Bedonneau, je fus promptement prêt. Chaussettes de rechange, taffetas, clysoir....

L'appel fut fait solennel.... Il fut rendu pareillement....

Mais au moment où je me disposais à partir du pied gauche, vieille habitude du régiment, une voix se fit entendre vibrante et interrogatrice dans mon dedans, et ce mot fatidique se cahota contre les parois de mon crâne : « Où ? »

Je faillis m'affaisser inerte et confus !

Je dis je faillis. Avouons la vérité ! J'étais littéralement affaissé !!!

Tel qu'un navire sans pilote court droit à sa perte et vient s'engloutir près du rocher trompeur, tel je m'élançai à travers le monde et m'aplatis sur le seuil de mon habitation.

C'était bête ! Voilà le mot.

Il vous importe peu de savoir si le fait précédent est vrai : « Faut bien rire. » Mais ce que je vous engage fortement à croire, c'est que je cherchai longtemps à quelle ville mettre le cap.

Je ne voulais point m'en tenir à la France seule, c'est le monde entier que je brûlais de connaître.

La Belgique et la Hollande sortirent de l'urne.

Sur ces entrefaites, un mien parent nouvel et fanatique habitant de Mantes (Seine-et-Oise) apprenant que j'avais le pied poudreux, m'invita d'une façon fort civile à venir voir sa ville. Je n'y pus résister, vous comprenez : un parent, des façons civiles, une toute jeune femme.... Bref, mille et une causes qui firent renvoyer *ad calendas græcas*, l'expédition de Hollande et le passage du Rhin.

Pour un homme amoureux des voyages, je reconnais, honteux et confus, que je subis une dégringolade dans l'estime de la Société de Géographie de Londres ; cela ne s'appelle plus un voyage, mais bien un déplacement temporaire. « Un franc Picard se ravise » dit le proverbe.

Voilà mon excuse.

Encore une anecdote, une toute petite et je vous raconte tout ce que j'ai vu.

C'est le proverbe que je viens de citer plus haut qui me rappelle cette historiette aussi typique que vraie.

Un de mes amis, chasseur émérite entre parenthèses, se trouvait un jour à la chasse avec son garde.

L'heure du déjeuner étant arrivée, ils avisèrent une auberge connue.

« Bonjour la mère ?.... Eh bien, qu'avez-vous de bon à nous donner ?....

« *Ce que vous voudrez, Monsieur : des œufs, de la cochonnaille...*

« Oui, c'est cela : faites-nous une forte omelette d'abord ; vous nous donnerez ensuite du boudin... Est-il bon votre boudin ?....

« *Il est de ce matin, Monsieur !*

« Tant mieux, allons. »

Nos chasseurs s'attablent. La cuisinière est dans tous ses émois. Le feu pétille. Le chat ronfle. La marmite chante.

L'omelette cuite et bien chansonnée est jugée à point par les deux gargantuas.

Le boudin ne se fait point attendre. Les clients ne se font point prier. Les morceaux succèdent aux morceaux, les lignes aux lignes, les pouces aux pouces, les pieds aux pieds... on fonctionne ferme... et le boudin ne paraît pas diminuer....

Enfin le chasseur repu se dérobe à cette lutte boudinique en offrant au garde le restant de la platée. Naturellement, celui-ci refuse avec force politesses.

Le chasseur insiste. Le garde résiste.... Après le repas, la sieste....

Le chasseur, convaincu que son commensal est suffisamment rassasié pour ne pas se jeter sur lui, se laisse aller à une douce et inquisitrice somnolence....

Après quelques instants de regard dans le vide, le paysan jette les yeux sur le morceau.... le contemple....

Il s'agite sur sa chaise.... Le chasseur l'examine sans œil sourciller.... Le paysan s'ehardit jusqu'à tourner le plat, afin de pouvoir considérer le mets sur toutes ses faces.... Puis il se calme, sans toutefois quitter le boudin des yeux ... Niais bientôt, il s'agite encore, il boit, il tousse, il tire à lui le plat, le repousse...

Il est visiblement contrarié de ce que son maître dorme en pareil cas.

Enfin, le chasseur a pitié de ce pauvre homme qui n'y tient plus ; il ouvre les yeux et lui réitère son offre. (J'appelle cela : un placement avantageux).

Il se produit aussitôt chez le garde une véritable commotion électrique, il bondit sur sa chaise, il est

radieux, son œil est pétillant, sa narine dilatée, sa lèvre happante... Soudain, l'expression de sa figure change, le paysan retors reparait : Il affecte un air de conviction et de dévouement ; et s'armant, redoutable, d'une fourchette de fer, il transperce le morceau de cinquante centimètres sur quatre, l'enlève à bout de bras et le dépose majestueusement dans son assiette, en s'écriant : « Pi q'ché payé ! »

MORALE

Le franc picard se ravise. Et dût-il en crever, il ne laisse rien perdre.

Je terminerai en disant que je suis honteux et confus de vous raconter un voyage si peu important. Mais vous savez comme moi qu'il y a commencement à tout.

Notez que je suis jeune à tous les points de vue, quant à celui de touriste, quant à celui de Fige, quant à celui d'écrivain.

Conclusion qui ne découle pas de ce que je viens de dire : Pour ce qui est d'aller à Mantes la jolie, je n'imiterai pas le corbeau de la fable, qui :

« Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »



MANTES LA JOLIE



Quelques mots touchant le surnom de Mantes

À quinze lieues par diligence, à une heure par voie ferrée et à quatre heures par bicyclette de Paris, est baignée par la Seine à tout jamais salie par l'immonde de la capitale et s'étend au milieu d'une vaste plaine, Mantes surnommée « la Jolie. »

On ne peut laisser passer ce surnom sans en toucher un mot.

Jolie ! Pourquoi jolie ? Comment, diable, est-il venu dans la tête d'un mortel quel qu'il soit une affirmation aussi audacieuse.

Que les bons habitants de la bonne ville de Mantes se rassurent. Je n'ai l'intention que de dire la vérité touchant ce point noir perdu sur les cartes.

Quand je dis point noir je m'exprime mal, c'est : point vert tacheté de blanc.

J'ajouterai pour ceux des pays où l'on cuit la brique que par taches de blanc j'entends les maisons semées dans la verdure sur les berges du fleuve.

Plus tard je décrirai le panorama de Mantes lorsque je visiterai l'Ermitage de Saint-Sauveur.

Cependant, comme j'ai entrepris de justifier le surnom de Jolie, je me vois contraint de devancer la majestueuse description.

Une large vallée, un fleuve en zigzags, des coteaux élevés, des villages et des hameaux çà et là, le tout boisé, ensoleillé, riant et fertile. Au milieu de cette verdure une ville s'étale blanche et parée de vieux monuments. Telles sont les beautés qui ont conquis à Mantes ce joli surnom.

Mais n'anticipons pas.



EN CHEMIN DE FER



JE ne ferai point commencer mon récit au hameau même ou à la ville que j'habite. Je veux me donner un petit air parisien ; après tout, Paris est le centre de cette belle France si peu connue des Français.

Fraîchement débarqué de province, je me rendis à la gare Saint-Lazare.

Je passe sous silence la désorganisation de l'Ouest, la collision fréquente des voyageurs avec les bagages, les échafaudages, les poutres

branlantes, les escaliers effondrés, les fiacres tantôt accrochés les uns aux autres, tantôt montant sur le trottoir pour caresser les extrémités ambulatoires des piétons, tandis qu'ils reçoivent une malle dans le dos et un parapluie dans l'œil. Pour les personnes philosophes et observatrices, c'est un des côtés piquants de la « Ville Lumière »

Un temps viendra peut-être où toute cette antiquité de fonctionnement sera améliorée.

Après moult détours et contemplations de poteaux indicateurs portant une main redoutable, je suis en wagon ; et si je m'endors je risque fort de ne pouvoir descendre qu'au Havre.

C'est une chose des plus commodes et des plus agréables que celle de passer le pays où l'on veut descendre et de ne pouvoir se déwagonner que 20 ou 30 lieues plus loin.

Il est vrai qu'un express perdrait toute son efficacité, s'il lui fallait s'arrêter au gré des voyageurs soit pour qu'ils changeassent de wagon le leur étant infesté par un monsieur et son fromage, soit qu'ils se trouvassent dans une de ces situations si critiques et si douloureuses..... Et les compagnies peu soucieuses des voyageurs ont cependant bien compris l'urgence de galeries, de restaurants et de *** Tûhhh ! Je roule.

Je profite de ce que le train sort de cet affreux Paris des barrières pour glisser quelques réflexions.

Les communications sont faciles entre la capitale et cette sous-préfecture de Seine-et-Oise.

Des trains toutes les demies vous transportent en une heure environ.

Les wagons sont relativement spacieux. Les employés ont quelque prévenance ; mais, pour lors, le désarroi de la gare Saint-Lazare produit un fâcheux effet sur le caractère du personnel.

On peut également se rendre à Mantes par une route nationale très bien entretenue passant par St-Germain, Poissy, Meulan, route que je recommande à Messieurs les vélocipédistes.

Nous voici enfin au milieu des champs de légumes ; et les yeux se reposent sur les artichauts.

Bien loin, dans la brume, les maisons à six étages.

L'on commence à respirer, et l'œil, cette fois, se repose sur des coteaux verdoyants, rebuté des affiches-réclames et des plaques rouges : « appartement garni à louer. » De charmantes propriétés se succèdent, vrais nids de tourteraux ; tandis que la Seine capricieuse fait la fortune des entrepreneurs de ponts en fer.

Çà et là des villages blancs semés au milieu de la verdure comme les paquerettes au milieu du gazon. Mais quels sont ces tout petits arbres ?

Quel air souffreteux, rabougri.

S'ils appartiennent à un pépiniériste celui-là peut être certain de n'avoir jamais ma pratique.

J'ai ouï dire qu'une forêt appelée de St-Germain couvrait des plaines situées dans ces parages. Sans nul doute, ces manches à balais tout tortus ne doivent pas en être loin, si je m'y reconnais bien.

Cependant une forêt ? Qui dit forêt, dit arbres séculaires, hautes futaies, taillis, ronces inextricables, profondeurs impénétrables à l'homme, à la lumière même.

Du moins, celles que j'ai vues ont quelque analogie avec ce que j'ai lu ou entendu dire.

Mais là, point de grands arbres, point de chênes, point de profondeurs, des bouleaux et puis des bouleaux et toujours des bouleaux.

Et quels bouleaux !

S'ils étaient, ces bouleaux, comme l'on voit beaucoup de bouleaux, c'est-à-dire des bouleaux élancés, des bouleaux feuillus, de beaux bouleaux, quoi !

Mais non, ce ne sont que des bouleaux.... oh ! des bouleaux.... tels, que j'en ai pour le restant de mes jours à lutter contre une envie féroce : celle d'y mettre le feu ! Encore !... Assez !... Assez !... de grâce !... trêve de bouleaux !... Toujours ! Toujours !! Toujours !!!

Si je suis jamais ministre, je proposerai ce supplice tout trouvé et moins coûteux que Nouméa et toute sa clique.

Toujours !!!!

Je me vois forcé pour mon repos spirituel, de supposer que c'est la forêt de St-Germain....

C'est fâcheux tout de même, moi qui en avais une si belle idée. Figurez-vous que je m'étais imaginé dans ma petite imagination que l'on y voyait des chênes séculaires, des profondeurs....

Pardon, je me répète.

Enfin nous voici en rase campagne.

De chaque côté, je ne vois que champs bêchés, pomponnés, que pampres, que richesses végétales ; et la forêt :... (je ne puis m'empêcher de rire en adaptant ce petit mot qui dit de si grandes choses à cette grande étendue d'arbres qui ne représente rien), et la forêt, dis-je, limite l'horizon de son long corps noir.

Je la perds de vue.... La vallée se déroule enchanteresse.... Décidément, c'est la forêt de St-Germain.

Je le répète encore : c'est fâcheux pour tout le monde.

Il y a là, néanmoins, un coup de fortune pour un chapelier à imagination créatrice.

CRÉATION NOUVELLE ET UTILE
CHAPEAUX DE PAILLE POUR PROMENEURS EN
FORÊT DE SAINT-GERMAIN.

Pour clore ce chapitre, je dirai que la tête de celui qui se promène au milieu de cette forêt doit ressembler de loin à un monument commémoratif ou à un épouvantail à moineaux : que de plus, elle doit se voir à plusieurs lieues à la ronde tout comme les Pyramides dans le désert, ou comme un chêne plusieurs fois centenaire au milieu d'un bosquet.

J'ai tant bavardé que déjà les tours de Notre-Dame de Mantes se détachent sur le bleu du ciel dans un encadrement de verdure.

Sur la droite, la Seine promène son cours capricieux.

Je ne puis, sous peine de passer pour un rustre, ne pas mentionner les aperçus d'horizons enchanteurs qui se déroulent devant moi.

Ici, trois collines, lançant vers le ciel leurs crêtes ambitieuses, surplombent la rive et forment tantôt une large vallée, tantôt un riant vallon, tantôt une gorge profonde.

Là, des coteaux tapissés de vignes descendent doucement dans la Seine.

Un tel paysage fait croire à une terre fertile. Mais si on les gravit ces coteaux, l'on s'aperçoit bientôt que les arbres ne sont que des arbustes, que tout a un aspect souffreteux ; on se croirait en pleine forêt de Saint-Germain.

Il faut en attribuer la cause au peu de terre végétale qui recouvre ces hauteurs. La vigne seule y pousse, et, par son feuillage trompeur, plaide en faveur du site.

Il va sans dire que là où le banquier de meurt-faim devenu châtelain, a édifié son perchoir, les arbres sont ombreux et les gazons verdoyants.

Mais qui veut n'est pas châtelain ni même banquier et tout le monde veut être propriétaire, dans ces pays de banlieue, d'une maisonnette d'été. Quelques ares suffisent à ces bons parisiens qui, quoi qu'ils disent de la province, aiment à y vivre et à y momentanément oublier le brouhaha parisien.

Il font venir leur architecte de Paris, artiste fort habile pour édifier une maison de rapport : six étages ; eau, gaz, watter-closet à chaque appartement. Aussi, accomplit-il des prodiges d'aménagement et d'invention.

« L'on y voit d'abord : l'habitation, plus ou moins originale, toujours blanche avec des volets verts ou rouges.

« La brique ?... on ne connaît pas cela.

« Dans le reste de la propriété, se trouvent une pelouse, un jardin potager, un bosquet, un parc, des avenues, des coins retirés, une gymnastique et une rivière avec pont, cascades, bassins. »

Tout s'y trouve, communs, maison, jardin, forêt.

À chacun son goût, la preuve.





EN GARE ET CHEZ LE LIBRAIRE



Tûhhh !

Mantes !

La gare est grande, propre, mal distribuée : voyageurs, bagages, arrivée, départ, voies ferrées, tout est mélangé.

De la gare, triste panorama : deux routes, une rue, une avenue, des bicoques en bois, logements des louagers.

Seule, l'avenue bien tracée et plantée d'arbres vigoureux, satisfait les regards du voyageur, qui n'a pour se rendre au centre de la ville (distance : 1 kilomètre environ) que le choix entre deux fiacres et un omnibus, tous cahoteux et lents, ou ses jambes.

Dans l'avenue susdite, quelques jolies maisons d'été.

Tout est blanc, propre. Les rues sont passables et les pavés pointus. Séjour de famille : Hôtel de Cancale.

Brossé, rassasié, reposé, je me fis renseigner sur le premier libraire du pays, Monsieur Durdant entre parenthèses, et je courus lui demander s'il n'avait pas un travail quelconque sur Mantès.

« Si, Monsieur, je crois que j'ai votre affaire, et j'ajouterais même que nous seuls avons la vente d'un ouvrage on ne peut plus complet :

« La chronique de Mantès ». Cet ouvrage sérieux est dû aux talents de deux de nos compatriotes : Messieurs Durand et Grave.

« Ce travail fait d'après de nouveaux plans et des données spéciales... etc... etc... etc... etc... »

Bref, j'emportai religieusement et mystérieusement mon gros volume.

Je l'ai ouvert, je l'ai commencé, je l'ai continué, je l'ai lu en entier ; et, ma foi, j'y ai appris beaucoup de détails sur l'histoire de Mantès et de l'Île de France au Moyen-Âge.

Vous me direz : c'est très bien, mais à quoi cela vous sert-il de savoir que Gauthier II avait pour surnom « le Blanc » ?

C'est moi qui ne vous comprends point ; car vous n'êtes pas sans avoir ouï dire que pour apprécier l'architecture des monuments d'une ville, il fallait en savoir l'histoire, et vice-versa. Cependant, vous auriez raison si je pénétrais jusqu'aux plus infimes détails, détails qui n'intéressent que les fanatiques en archéologie.

Toutes réflexions faites, il ne faut point mépriser les détails ; ils ont quelquefois du piquant.

Vous me permettrez donc de glisser çà et là un peu d'histoire.

D'ailleurs, si jamais quelqu'un pousse la complaisance jusqu'à se servir de ces impressions pour visiter Mantès et ses environs, il verra que j'ai eu quelque apparence de raison.



MANTES AU MOYEN ÂGE



Mantès ne commença d'être quelque chose qu'au XI^e siècle : « un certain petit château » comme il est dit dans une charte de Gauthier II, le Blanc, comte du Vexin, bien que l'on ait retrouvé de nombreuses traces d'époques antérieures soit Romaines, soit Gauloises.

Quant à l'ancien nom de Mantès, on ne sait rien de précis.

Il changea selon le travail incessant de la langue et selon les caprices des seigneurs remuants.

Les chroniqueurs ont déniché dans les archives une foule de noms aussi invraisemblables qu'ingénieux.

Vous allez juger de la façon avec laquelle les chroniqueurs de Mantes mentent.

S'il fallait les croire, Mantes se serait appelée jadis, autrefois, dans le temps, il y a très longtemps : Mantola, Mata, Manta, Mantua, Maante, Medanta, Medunta (de μεθουον enivrant), Man tol, Man tal (tal en langue celtique voulait dire : pierre).

Je m'avoue tout à fait impuissant à vous expliquer le pourquoi de l'admissibilité du dernier nom.

Des gens experts en la matière le disent, cela suffit.

D'ailleurs que ce soit Man tal ou Man tol, mon étude s'en importe peu.

Comme situation géographique, Mantes était, au Moyen-Âge, située sur les confins du duché de France, du Vexin et de la Neustrie. Elle formait ainsi pour le roi de France, la clef de la Normandie.

Une chaussée Brunehaut qui porte encore en plusieurs endroits de son parcours le nom de : Chemin de Mantes, la reliait à Beauvais.

Comme dans toute ville du Moyen-Âge, l'édifice capital était le château, qui fut construit par Gauthier II, le Blanc.

Vu son importance militaire, Mantes ne tarda pas à devenir une de ces places fortes avec lesquelles il fallait compter.

C'est cette importance qui explique comment, de ces quelques maisons bâties sur le bord de la Seine, naquit une ville que l'incendiaire main de Guillaume trouva prête à la lutte et dont Philippe I^{er}, plus tard, admira la richesse.

À cette époque, déjà, les trois pays : Mantes, Mantes-la-Ville, Limay existaient sans toutefois être attenants.

Limay n'était qu'un faubourg ; Mantes-la-Ville n'avait point d'importance ; Mantes formait le noyau et comptait le château, l'arsenal, l'église, le couvent de Saint-Maclou et le commerce.

La ville de Mantes, ville notamment dévote, ne protégeait pas moins de vingt couvents, dont les principaux étaient les Cordeliers, les Célestins, les Capucins.

L'utilité de tous ces détails, qui pour lors ont peu de couleur, va s'établir d'une façon tangible en parcourant la ville et en étudiant ses édifices.



MANTES EN 1888



DES TROIS VILLES QUI LA COMPOSENT

DANS la quatre-vingt-huitième année de ce siècle si avancé, la disposition de Mantes est la même qu'au Moyen-Âge.

L'aspect seul a changé : car sont venus les progrès de la civilisation et la Révolution.

Par disposition, j'entends que la ville de Mantes se compose de Mantes proprement dit, de Mantes-la-Ville et de Limay.

À notre époque, ces trois pays sont fondus ensemble, aussi faut-il que le guide vous dise : la voie ferrée forme la séparation de Mantes et de Mantes-la-Ville, et la Seine celle de Mantes et de Limay.

En voilà suffisamment, pour ne pas nous perdre pendant les recherches touchant la ville du vieux et du nouveau temps.



ÉGLISE DE NOTRE-DAME

Comme je ne veux point que l'on m'accuse de cléricisme plutôt que d'anticléricisme, je dirai de suite que si je donne la première place dans ce livre et ma première visite à l'église de Notre-Dame, c'est que cet édifice mérite par sa beauté cette première place et cette première visite.

Au sortir de ruelles, on arrive devant l'église de Notre-Dame.

Le parvis est trop petit et le côté gauche du portail masqué par une vieille maison.

Cependant ces tours carrées vous remplissent d'admiration et d'étonnement tant par leur légèreté que par leur masse imposante.

L'on voit de suite que cette église est la réalisation d'une seule idée.

Cependant l'architecture n'a point un caractère original : nous sommes devant une époque de transition ; l'arc ogival et le style Roman se coudoient, s'avamment il est vrai.

D'après cela on peut faire remonter au commencement du XII^e siècle la construction de cette église.

Ce qui ne veut point dire qu'auparavant il n'en existait point. Bien au contraire, sur cet emplacement même, s'élevait une église construite en l'honneur de saint Patrice, du Christ et de la Vierge. Elle fut détruite par Guillaume le Conquérant en 1087, et il n'en resta debout que les huit piliers que nous verrons tout à l'heure formant le chœur de Notre-Dame.

Mais détaillons auparavant le portail.

Il comprend trois portes : celle de gauche ou septentrionale qui n'a jamais été ornée ; celle du milieu ou centrale restée inachevée ; et celle de droite qui est de toute beauté.

Le style de la porte de gauche est des plus archaïques, et fait penser à un vestige de l'ancienne Église.

Parmi les quelques sculptures épargnées par le temps, l'on remarque celle du tympan : la résurrection du Christ.

Quant à l'ornementation de la porte centrale elle est plus riche. Les statues ont été mutilées par les ordres d'un maire de Mantes au commencement de ce siècle. Néanmoins les chapiteaux sont superbes avec leurs larges feuilles.

Au fronton, sont sculptées les funérailles de la Vierge et son couronnement.

La porte de droite ou méridionale fut une des premières additions.

Mais l'on est tout disposé à excuser de telles additions.

Sa construction date du commencement du XIV^e siècle. Elle est partagée par un trumeau formant niche et surmonté d'un dais sous lequel était une statue qui soutient le tympan divisé en trois parties ou zones. La première : L'Annonciation, la Visitation, la Naissance, le Réveil des Bergers, l'Adoration des Mages ; la deuxième : la Résurrection des Morts. Dans la troisième : des hommes et des femmes rendent grâces à Dieu.

Plusieurs saints sont sculptés dans des médaillons ornant les contreforts. Le galbe central, dont les nervures imitent la dentelle, est d'une construction hardie, et va se terminant par une statue d'abbé mitré.

Détail curieux : Le maire et les échevins obtinrent le droit de mettre leurs figures parmi les statuettes.

Enfin cette porte est encadrée par deux piliers à clochetons légers.

Le portail de l'église de Notre-Dame serait parfait s'il avait été achevé ou s'il était resté tel qu'il était encore en 1250.

Le seul défaut que l'on puisse reprocher à cette addition tardive est l'influence byzantine. Au point de vue des qualités on ne tarirait pas si l'on détaillait les roses, les arcades, les dais, les moulures, les arêtes ; etc...

Au-dessus du portail central, entre les bases des tours, s'étale une rose ayant huit mètres de diamètre et dont les vingt-quatre vitraux représentent le jugement dernier.

Quoique antérieure à celle de Notre-Dame de Paris, elle est d'une légèreté, d'un découpé, d'une

simplicité compliquée, tels que l'on ne peut hésiter à lui donner la préférence.

Au-dessus, enfin, court une colonnade légère qui se continue dans le même style jusqu'aux sommets des tours.

Entrons maintenant.

Quelle ; simplicité ! quelle blancheur ! quelle nudité même !

Mais peu à peu la pureté des lignes vous apparaît palpable, si je puis m'exprimer ainsi.

Détail : toutes les chaises sont recouvertes en velours rouge.

L'intérieur est ogival. Il se divise en sept travées : cinq pour la nef dont la hauteur n'est que de 45 pieds, et deux pour le chœur.

L'abside est soutenue par six colonnes monolithes. Un bas côté court à droite et à gauche où s'ouvrent quelques chapelles peinturées.

Au-dessus des bas côtés se trouve un magnifique triforium ou galerie qui contourne toute la nef. La voûte de cette galerie, au lieu d'être en voûtes d'arêtes romaines, a été recouverte par une suite de berceaux en ogives, reposant sur des linteaux et des colonnes portées par les arcs doubleaux des bas côtés.

Dans le triforium on remarque un grand nombre de statues et de débris.

En fait d'architecture sur bois, un panneau fixé aux orgues et que l'accompagnateur graisse avec la tête, attire seul l'attention. La Chaire toute moderne est mesquine, les Fonts Baptismaux de 1453 très simples et l'Horloge du bon vieux temps des horloges, fait plus de bruit que le Chapitre.

Pour résumer, lorsque l'on sort de cette Cathédrale, on ne regrette qu'une chose, c'est que l'architecte ait été contrarié par l'idée de la plus stricte économie, car il est visiblement certain que, sinon, son œuvre eût été l'égal de beaucoup.



LES THÉÂTRES.

Du recueillement religieux l'on peut passer aux plaisirs païens et vice versa.

Un des deux théâtres, car Mantes s'en paye deux, dresse sa façade lamentable sous l'aile droite protectrice de Notre-Dame.

Quant à l'autre, il est situé dans l'aristocratique rue Gambetta, au milieu d'un vaste jardin rabougri, sous la dépendance d'un cafetier.

Toutes deux, ces salles sont petites, mal agencées. sans issues.

Cela fait peine de voir un bel emplacement comme celui près de Notre-Dame, inapprécié par le Conseil municipal.



LA FONTAINE DU MARCHÉ AUX HARENGS

Puis nous remontons une petite ruelle et nous tombons dans la rue Royale. Cent mètres plus haut, la place du Marché.

Place carrée, assez spacieuse, autrefois le centre de la vieille ville. Sur le côté gauche l'hôtel de ville, et devant, la Fontaine publique.

Cette fontaine que nous devons au ciseau de Nicolas Delabrosse, maître des œuvres de la ville, fut érigée en 1521. Style pure Renaissance.

Un pilier central supporte deux vasques circulaires. Au pied, un bassin rococo dépare l'œuvre.

Le pilier central, dont la forme est octogonale, est orné à sa base de quatre dauphins et fouillé d'arabesques sur toute sa longueur.

Sur ce pilier est posée, à une hauteur de un mètre quatre-vingts, la première vasque dont le diamètre n'a pas moins de six pieds. Cette vasque, dont on a assuré la solidité des plus douteuses par une ceinture de fer d'effet désastreux, est ornée dans toute sa partie inférieure de grossiers

mascarons vomissant de l'eau, de branches et de fruits appelés rinceaux et d'armoiries portées par deux sirènes à longs cheveux.

La partie supérieure de la fontaine atteint la perfection.

Entre les deux vasques, le pilastre très gracieux a ses arêtes décorées de petites figures de femmes, de figures d'oiseaux et de dauphins.

La petite vasque est plus élégante que la grande à cause de son galbe, de son ornementation, de sa silhouette, de ses petits dauphins feuillus.

Cette fontaine qui devait avoir un jeu d'eau, a été détériorée par suite des nombreux déplacements qu'elle a eu à subir ; néanmoins elle reste un de ces monuments qui attestent le fini de la sculpture sous la Renaissance.



HÔTEL DE VILLE

L'hôtel de ville qui fut achevé en 1645, remonte à une époque bien antérieure à en juger par les sculptures qui encadrent la petite porte d'entrée, et dont le style est flamboyant.

La façade de l'hôtel de ville n'a rien de remarquable ; seule la petite porte a beaucoup de cachet avec ses sculptures sur bois, ses vitraux en losanges, son marteau moyen-âge et son escalier tournant.

Au fronton on distingue une espèce de hérisson ; de chaque côté sont deux lévriers couchés.



ÉGLISE DE SAINT-MACLOU

À droite, de l'autre côté de la place du marché s'élevaient l'église et le couvent de Saint-Maclou, dont il ne reste plus qu'une haute tour, témoin d'époques bien différentes.

Cette église, bâtie sur l'emplacement du temple de Cybèle, date du X^{me} siècle. Son style est le même que celui de Notre-Dame

Réparée en 1751, cette église fut détruite pendant la Révolution. La tour seule brava les orages.

Cette tour, malgré ses grandes dimensions, est d'une légèreté gracieuse et d'une hardiesse inexprimable. Elle est composée de trois étages à colonnades avec gargouilles aux angles.

Au premier étage s'ouvrent, sur les quatre faces, des portes ogivales sans ornement.

Le deuxième étage est plus travaillé. Mais des nombreuses statuettes quelques-unes seulement sont restées debout.

Le troisième étage est celui qui a été le plus attaqué par le temps.

Une tourelle flanquée sur l'angle nord-est court dans toute la hauteur de la tour qui voit, à ses pieds, grouiller dans un jardin et dans de vieilles maisons, des indifférents et des ennemis.

Le dessous du portail sert de magasin pour les pompes. Tout le reste de la tour est la propriété des corbeaux et des chouettes.

Sur le côté gauche, existent encore deux arcades ogivales servant d'abris à un boucher et a une repasseuse.

Isoler la tour au milieu d'un square serait peut-être préférable.



LA TOUR DE GANNE

Rue des Tanneries, étalait avant 1710 sa masse imposante, la Tour de Ganne, réputée pour le plus ancien édifice de Mantes. Construite par Guillaume II le Blanc et non par le traître Gannelon comme s'amuse à nous le dire Chrestien de Troyes, elle servit d'arsenal jusqu'au jour où elle s'écroula.

Par sa position, elle dominait la Seine et était comme la clef de Mantes.

Actuellement, il n'en reste que quelques murs.

PORTE « CHANT À L'OIE » ET AUTRES PORTES

La Porte « Chant à l'Oie », dernier vestige des anciens remparts, n'existe plus qu'à l'état de pilier de droite.

« La Porte des Comptes » de Nicolas Delabrosse révèle encore sous ses ruines une légèreté et une ornementation dignes de l'auteur de la Fontaine du Marché aux Harengs.

Quant aux Portes de « la Truie qui file », « des Saints », « aux Images », « Basse Porte », « des Moulins », etc..., etc..., il n'en reste plus trace.



HÔTEL DE MORNAY.

Près de Paris, Mantes eut souvent à bénéficier du passage de quelque seigneur important, voire du roi.

C'est ainsi qu'en 1645, Louis XIV accompagné de Mazarin et de sa mère, escorté par toute sa cour, traversa Mantes pour se rendre à Beauvais, à Dieppe et à Amiens.

Anne d'Autriche logea dans l'hôtel de Mornay, la plus riche habitation de Mantes.

Sans parler des appartements, de leur grandeur, du nombre de leurs fenêtres, la façade de l'hôtel est ornée de bas reliefs, de mascarons, de feuillages.

La porte cochère attire surtout l'attention. Ce n'est plus de la menuiserie, c'est de la sculpture fouillée, de ce qu'il y a de plus fouillé.



PONT SUR LA SEINE.

Telles sont les curiosités que renferme Mantes.

Restent les environs. Et ce n'est pas le moins beau. Comme je le disais à la fin d'un autre chapitre, c'est à ses environs que Mantes doit surtout le surnom de Jolie.

Il est cependant un fait à reconnaître, c'est qu'en France, il y a peu de villes qui, à l'instar de Mantes, réunissent et la beauté du site et celle des édifices.

Pour nous rendre à Limay, de là chez les Célestins et à l'Ermitage, le pont Royal nous permet de traverser la Seine, dont le cours, vraiment majestueux, est divisé en deux bras qui enlacent, comme d'une ceinture d'argent azuré, une île longue et fertile, appelée « Île aux Dames ».

À côté de ce pont moderne et sans intérêt pour l'artiste existent le débris d'un pont Moyen-Âge qui mérite toute notre attention.

Ce pont qui, jeté à cent mètres en amont, reliait l'île à la terre ferme et Limay à Mantes, est plutôt remarquable par sa longueur, son ancienneté et sa solidité que par sa richesse de ciseau.

Au temps où les villes se défendaient elles-mêmes, ce pont avait une grande importance.

Aussi sur sa longueur de 450 mètres se dressaient trois portes avec ponts-levis, herses et trébuchets, n'ayant pas moins de 5^m28 de largeur, le tout soutenu par 37 arches.

Détruit pendant les troubles de la Ligue, il fut reconstruit par Sully.

Au XIX^e siècle, avec l'essor que prit la navigation, l'on reconnut l'inconvénient d'arches si petites, et la destruction en fut résolue.

Détail curieux : l'adjudicataire eut affaire à une si bonne maçonnerie qu'il s'y ruina.

Ce malheur eut pour bon résultat de conserver aux yeux des antiquaires la partie qui relie l'île à Limay.





LES CÉLESTINS.



TRAVERSONS à la hâte l'affreux Limay, moitié village, moitié faubourg, et grimpons au couvent des Célestins.

Il est impossible de nier le talent des moines pour le choix de l'emplacement : au sommet d'une côte, entouré de bois, dominant toute la vallée et semblant veiller sur la bonne ville de Mantes.

Depuis les fameuses convulsions de 89, ce lieu de retraite et de prières a été métamorphosé en une superbe propriété.



L'ERMITAGE



QUI connaît Mantes, connaît l'Ermitage : légende curieuse, point de vue digne de la plus extatique admiration.

Au pied de la côte des Célestins, à l'endroit où s'étale le blanc Limay, il est un chemin rempli d'ombre qui tout en serpentant à mi-colline parmi les pampres, déroule sa bande escarpée et caillouteuse jusqu'au sommet d'un massif de pierre blanche, dont la hauteur domine toute la vallée et dont la masse surplombe la Seine imposante.

Vers 1500, des jeunes gens, de bonne famille, dit-on, forcés de fuir la Société, ce que l'on ne dit pas, élirent domicile au milieu des galeries de cette carrière.

De là ils épiaient les péniches, les bateaux de commerce ; et ni vus ni connus, rentraient, chargés d'or ou de provisions, dans leur taupinée au fond de laquelle ils se laissaient glisser par un puits forme entonnoir. Pour comble de ruse, l'orifice en était masquée par quelques buissons.

Conte : genre Ali Baba.

Les bons moines Célestins s'émurent d'une telle rapine et d'une si grande audace.

L'histoire ne précise point le moyen qu'ils employèrent pour déloger les voleurs. Peut-être l'un d'entre eux se déguisa-t-il en brigand, peut-être vinrent-ils armés de pied-en-cap, bannière au vent... Toujours est-il qu'ils en purgèrent la contrée.

Illico, un pèlerinage fut établi sous l'invocation du Sauveur.

L'archiconfrérie de Saint-Sauveur comprenait plus de soixante membres, répartis dans les pays environnants. Ces braves gens ne différaient de leurs semblables qu'en ce qu'ils étaient forcés de venir, une fois l'an, banqueter en chœur dans les carrières et boire le petit vin de St-Sauveur, réputé à juste titre.

Cependant il arriva que ces banquets de trois jours tracassèrent le doyen de l'église de Mantes : vieux goutteux souffrant d'un cancer d'estomac.

Le pèlerinage fut aboli, l'archiconfrérie dissoute. Adieu ris et prières !

L'Ermitage et sa légende seraient tombés dans la ruine et dans l'oubli sans le père Antoine. C'est lui qui pendant de longues années fut le préposé de la Chapelle, vivant d'une vie de cénobite ultra assaisonnée de racines et d'aumônes sèches. Longtemps le pays se rappellera ce moine incompréhensible.

Le père Antoine mort de faim et de vieillesse, le père Joseph, moine également, prit la charge qu'il légua au pas moine du tout, mais original et crasseux type que j'ai vu.

Après avoir bien grimpé le sentier aux pierres roulantes, apparaît dans un tournant l'Ermitage : porte authentique avec petit judas. Elle ne sait plus résister, et l'on se trouve dans un carré de deux

cents mètres qui comprend un jardinet, une cour, une chapelle et l'habitation du gardien.

Quelquefois, le cerbère vous fait les honneurs de son antre en habit monastique. Vous avez alors à contempler le type le plus curieux : ce petit homme, tout cassé, à la figure parcheminée et sillonnée, aux membres grêles et tremblants, ce petit homme donc est perdu dans sa bure.

Signes particuliers : saleté, œil petit et flamboyant. Dès l'arrivée, triste impression, et j'irai jusqu'à dire que tout sent la ruine, si quelque chose peut sentir ainsi éventé.

Dans le jardinet quelques oignons, quelques choux... En un coin de la cour une pierre qui devait former clef de voûte et qui porte la date 1582. Pénétrons dans la chapelle.

Le père gardien, en homme qui sait flairer son hôte, ouvre toutes les fenêtres... piétine... mais n'ouvre pas son recueil d'histoires ; ce n'est qu'après maintes questions, qu'après maints coups d'aiguillon qu'il s'y décide. Mais dès qu'il a commencé, allez la manivelle.

Elle ne laisse pas d'être curieuse, cette chapelle, avec ses statues difformes, taillées au couteau, ses reliques, son évêque couché dans son marbre, ses piliers naturels, ses parois verdâtres et humides, son pavé pointu, et surtout : « son entonnoir par où descendaient des brigands, jeunes gens de bonne famille, monsieur, »... etc..., etc...

Remarque du gardien : « Vous voyez les pavés... ils sont mouillés... eh bien, retenez ce que je vous dis : c'est qu'il est pour pleuvoir... »

(Cela nous fait bien plaisir !)

Dans un coin de la chapelle, il nous montre avec le même respect la tombe du bon père Joseph et le tableau de l'Archiconfrérie.

« Si vous voulez venir par ici, maintenant... c'est la cloche... Dans le vieux temps on affirmait, qu'autant de coups elle sonnait en tirant la corde une fois, c'était dans ce nombre-là d'années qu'on devait se marier... » (authentique diction).

Pour vous parler franchement, je n'ai pas tiré la corde. Si la cloche avait tinté une quinzaine de fois, j'aurais été mécontent ; si elle n'avait tinté qu'une

fois, j'aurais encore été mécontent ; et si elle n'avait pas tinté du tout, de rage j'aurais coupé la corde.

Dans le doute, abstiens-toi.

De là, le père vous conduit à la salle du banquet.

« C'est là dedans, monsieur, qu'il mangiaient à plus de soixante hommes pendant trois jours ; et puis, comme le curé de Mantes... etc... etc... »

Dans la salle du banquet, l'on remarque un vieux et massif métier à bas.

Personne n'échappe à l'audition des louanges touchant ce serviteur gagne-pain : « Je prends ma laine chez ***... vous connaissez peut-être... un brave homme ;... il est vieux, mais fonctionne bien... elle n'est pas chère... dernièrement un monsieur qui est venu m'en a offert soixante francs,... oui c'est chez monsieur *** que je prends ma laine... l'autre jour je lui ai remis trente-trois dents... etc... etc... etc... etc... »

Et il va toujours son petit bonhomme d'adoration devant son métier...

Laissons-le et courons à la petite terrasse d'où l'on a le plus beau panorama de toute la vallée.

Il est difficile d'embrasser d'un coup d'œil autant de maisons, autant de pays, autant de plaine, autant de bois, autant d'espace.

De cette petite terrasse, le regard descend la côte doucement sur le sommet des ceps, plonge dans la Seine, dont les deux bras dans leur écartement forment l'île des Vaches, plane au-dessous de la vallée immense où sont Gassicourt et maints villages semés, puis il atteint les autres coteaux, les gravit à travers les vignes et les buissons et se perd dans la masse des bois et dans le bleu de l'horizon.

À droite, la Seine, qui va promenant ses zigzags parmi les buissons, les prairies et les villages ; tandis que le vieux moulin de Dennemont dresse sa carcasse grisâtre à l'endroit où cesse la culture de la vigne, et tandis que, la Seine encore et toujours capricieuse laisse surgir du sein de ses eaux profondes un jardin de plaisirs.

Sur la gauche, Mantes, la riante, la jolie, étale sa blancheur. Limay, la propriété des Monsets, Mantes-la-Ville, Épône, Mézières rivalisent de pittoresque.

Du fond de ce tableau, se détachent d'un air fier, saisissant et protecteur Notre-Dame et St-Maclou ; et leurs tours de dentelle atteignent les cieux.

La Seine qui semble heureuse de quitter Paris qui l'avilit, déroule avec majesté ses méandres d'argent, arrose de gras pâturages et des gazons travaillés, lèche les rives basses de l'île de Limay, de celle des Dames et de celle des Vaches, et passe paisible à mes pieds.

Île curieuse, que cette langue de terre dont la longueur n'est pas moins de cinq kilomètres et dont les prairies fertiles et ombreuses sont fréquemment inondées : tel le Nil et ses débordements.

Un panache blanc et démesuré court rapide et fort au-dessus d'une masse longue et noire, c'est le chemin de fer qui, tantôt serpente, tantôt coupe les serpents de la Seine.

Mantes et ses environs habités, qui s'étendent là à gauche, semblent comme coupés au couteau par la belle rue Royale qui traverse la ville, la Seine, Limay, remonte vers les Célestins et va rejoindre Drancourt, le point le plus élevé du pays.

Un horizon bleu, teinté sombre par les bois immenses, encadre ce paysage, et tout se perd dans les gorges, les buissons, les vignes. Verdure et blancheur, blancheur et verdure, maisons au hasard et à travers.

Spectacle imposant et enchanteur que je ne puis me lasser de contempler et que je regarde une fois encore pour m'en graver à jamais le doux souvenir.

Et tout en m'acheminant vers la petite porte vermoulue, je me rappelle avec charme une bonne histoire concernant notre guide.

Un de nos amis, pas médiocrement spirituel, eut le désir de visiter l'Ermitage, il y a de cela peu de temps.

Ascension faite, on est essoufflé.

En considérant l'originalité du gardien, l'aiguillon moqueur de notre ami se sentit vivre, et se stimula si bien de lui-même qu'il engendra un dialogue des plus drôlatiques.

— Mais, dites donc, mon brave homme...

— Monsieur ?

— L'on m'a dit dans le pays que vous cultiviez la vigne.....

— Oui Monsieur.... un peu ... histoire de s'occuper.... mais les petits pois commencent à lever, ils sont bien vigoureux....

— Je tiens à vous dire d'abord que je suis envoyé par le Gouvernement....

— Ah ! (inquiétude du bon homme).

— Oui, le Gouvernement, prenant à cœur les intérêts des vignerons, m'a chargé d'établir un rapport aussi exact que possible touchant la culture de la vigne en France.

— Ah !

— Je suis donc en train de voyager par toute la France, visitant chaque pays, chaque viticulteur et constatant le bon entretien des vignes ou la négligence des agriculteurs.

— Oui, Monsieur.... (craintif).

— Pourriez-vous me conduire devant vos ceps ?

— Oui, Monsieur.... oui.... oh, cette année, ça ne pousse pas.... je les ai pourtant bien soignés.... mais voyez-vous, nous avons besoin de pluie... en haut comme ça, ça sèche tout de suite.... aussi l'année dernière, j'avais planté là, tenez, des petits pois, eh bien, ils ont été cuits.... oui, Monsieur, cuits.... je vais vous conduire.

Voici un champ qui est à moi... la vigne n'est pas forte comme vous voyez...

— En avez-vous encore d'autres ?

— Oui monsieur, celui là-bas, à droite du cerisier, à côté des petits pois... mais... il est planté de cette année seulement...

— Bien. Je vois suffisamment l'état de vos vignes et dans mon rapport je ne vous oublierai point.... je ne vous oublierai point.

— Comment ça, monsieur ? (le bonhomme craignant les châtiments du gouvernement). Des pauvres gens comme nous, ça n'a pas le moyen de cultiver la grande vigne... on bêche un peu comme ça... mais...

— Ne vous inquiétez pas, mon brave homme, vos vignes sont en bon état... en très bon état

même... et vous savez que le Gouvernement récompense tous les ans plusieurs cultivateurs.

Ainsi donc soignez bien vos vignes... si je vous le dis, c'est dans votre intérêt... moi, je fais mon rapport et voilà... Cependant je parlerai de vous au Président, car vos vignes... vos vignes, eh, ma foi, sont bien entretenues... l'espèce en est bonne... et s'il y a moyen de vous récompenser... de vous avoir un prix ou une médaille... voire la croix... Je ne vous dis que ça... Adieu, merci, soignez bien vos vignes... »

Et notre ami laissa le gardien viticulteur dans un ébahissement tel que lorsque je suis allé le voir, il s'en ressentait encore.

Un dernier regard dans la vallée et je reprends le sentier qui dévale à la Seine.

En bas, je me retourne, l'Ermitage juché justifie l'idée des brigands.



LA VAUCOULEURS



NOUS allons maintenant en excursion d'un tout autre côté.

La petite vallée qu'arrose la Vaucouleurs va nous procurer une promenade délicieuse.

Encore une légende sur la Vaucouleurs, mais terrible celle-là !

Le jour de la Bataille d'Ivry (1590), alors qu'Henri « le diable à quatre » pourfendait la Ligue, la Vaucouleurs, rivière ultra-catholique, changea trois fois de teinte.

Expliquons :

Les flots courroucés charrièrent à trois reprises des tronçons d'hommes, des membres, des têtes

défigurées, des cadavres, le tout maculé d'un sang noirâtre et abondant.

Zuzez zum peu !

La Vaucouleurs qui prend sa source je ne sais pas bien où, au delà de Montchauvet, promène son cours impétueux et bizarre à travers une vallée des plus pittoresques, des plus encaissées, des plus sinueuses et des plus fertiles. Elle coule sous forme de deux bras qui sans cesse se rejoignent.

Sur son petit parcours d'environ vingt-cinq kilomètres, elle arrose bon nombre de villages blancs aux toits rouges tels que Courgent, Rosay, Villette, Vert, Auffreville, et vient se jeter dans la Seine un peu au-dessus de Mantes, après avoir fait tourner plus de cent moulins.

Cette rivière présente un caractère tout particulier et presque unique.

Toujours à pleins bords elle ne se répand jamais dans la prairie.

Autre particularité, l'un des bras coule à un niveau plus élevé que celui où coule l'autre ; phénomène qui se continue jusqu'à leurs embouchures.

En descendant la Vaucouleurs, il arrive souvent que l'on croit l'avoir perdue, lorsque sous les buissons, elle clapote en cascades.



VALLÉE DE GUERVILLE.



IL est encore un pic, si j'ose m'exprimer ainsi, d'où l'on voit Mantes d'une façon de décor ; c'est des hauteurs de Guerville.

Partant de Mantes, dirigez-vous sur Guerville, et si vous voulez bien m'en croire, faites comme aurait dû faire la femme de Loth, ne vous retournez qu'à Guerville même.

Et là, bien que vous ne soyez nullement changé en statue de sel, vous resterez du moins fort longtemps muet et admirant.

L'on comprend aisément que l'émotion ne soit point petite, à la vue de tant de belles choses : la vallée de Guerville se déroule jusqu'à la Seine profonde, sinueuse et verdoyante ; dans le lointain, les tours de Notre-Dame et Mantes entière ; plus loin encore, sur le versant opposé, les Célestins détachent leur blancheur sur un fond boisé, et sur la gauche, l'antique, le légendaire, le redoutable Ermitage domine. Enfin se confondant avec le bleu de l'horizon, la côte de Drancourt. Cela vaut, je vous assure, la peine de l'ascension.



ROSNY



S'IL me fallait vous conduire dans chacune des propriétés qui ornent cette partie de la vallée de la Seine, je me perdrais, scripturairement parlant. Et pour le dire franchement, il n'en est guère qu'une remarquable, mais celle-là peut supporter avec honneur les regards avides et les jugements détracteurs.

Je veux parler du château de Rosny.

Souvent, qui dit château dit grange délabrée où je ne voudrais point que mes pigeons couchassent, vu que le pigeon craint les coulis d'air.

Sully, l'homme « aux deux mamelles » était, vous le savez, duc de Rosny. Or, c'est l'enfance de l'art noble, qu'un duc ait un duché digne de son duc, et j'ajouterai qu'il n'est pas aussi facile de trouver un duc digne de son duché.

Affaire d'appréciation personnelle, il est vrai.

Donc, Sully fit édifier le château de Rosny.

Et là, château et duc, duc et château furent dignes l'un de l'autre.

Sully était à même d'embellir princièrement ces bords de la Seine.

À six kilomètres de Mantes, couvrant plusieurs hectares, s'étalent le château, le parc, les jardins et le bois.

Le château style Henri IV, sentant déjà son Louis XIII, est d'aspect triste, lourd, mais l'intérieur en est somptueux.

Les dépendances, de construction récente, sont ni plus ni moins que luxueuses ; c'est à désirer d'être cheval.

Quant aux bois, ils rappellent les forêts druidiques, tant par la profondeur impénétrable que par la hauteur des taillis.

Je viens de parler des forêts druidiques, certainement je n'ai pas la prétention de faire croire à mes vieux souvenirs, ce que j'en disais c'est par ouï-dire, par légende.

« On raconte que du temps où nos arrières ancêtres, les Celtes, vivaient, il existait des forêts dont la profondeur, dont la propriété.... etc.... »

Nous quittons Rosny, enchantés.

J'ai omis la forêt sise non loin du château. Là, petites bêtes, grosses bêtes, fatiguent la meute de Monsieur Le Baudy.

Eh, mais oui, je ne vous avais point encore nommé le propriétaire actuel, j'allais dire le duc.

C'est utile de le mentionner, bien que l'on sache Sully mort depuis assez longtemps, c'est utile parce que c'est de Le Baudy dont il s'agit ; du fameux financier ; du fameux ci ; du fameux ça.

Aussi est-ce avec respect et avec conviction, qu'en franchissant le seuil du château, je me murmure à l'oreille, chose assez difficile entre parenthèses : « je suis chez le duc et je suis chez le prince ! »

Nous revenons à Mantes par une route de toute beauté, tirée au cordeau et terrassée au niveau d'eau.

Près de Mantes ; elle forme un léger coude appelé « la Croix Blanche » ; c'est le seul défaut qui n'en est pas un pour nous autres vélocipédistes.



LE CHÂTEAU ET L'ÉGLISE DE LA ROCHE GUYON



BIEN que le Château de La Roche Guyon soit assez éloigné de Mantes, puisqu'il en est distant de six lieues, il mérite d'être visité tant pour la beauté de son église que pour les souvenirs qui s'y rattachent.

Le Seigneur de La Roche Guyon exerça longtemps son ambition au détriment de Mantes. Il força les habitants à payer un droit de passage devant son château pour le vin, le sel, le hareng.

Un de ses descendants fut tué à la bataille d'Azincourt, et sa veuve préféra la misère à la soumission au roi Henri V d'Angleterre ; le château fut occupé par Guy Le Bouteiller, soumis au nouveau roi.

Depuis, ce château a passé par des phases bien différentes et l'on n'en voit plus maintenant que des ruines surmontées d'un vieux donjon.

Il faut cependant rendre justice aux temps et aux événements qui ont conservé à ces débris un pittoresque dû en partie, il est vrai, à la position dominatrice du château.

Avec la Seine qui coule au pied de la côte, avec la vallée qui s'étale immense et sinueuse, à versants abrupts, avec les bois qui assombrissent l'horizon, la nature a enfanté un tableau enchanteur et grandiose, pittoresque pour dire le mot.

L'Église, pour en parler, est peu commune. Il y a de la sculpture, du travail, surtout dans la balustrade qui court autour du toit.

Un clocheton orné de feuilles d'acanthé termine chaque pilier.

Des gargouilles chimériques et menaçantes.

Le Portail devait être orné de plusieurs statues. Les niches en sont riches et les dômes feuillus.

Le dessus du portail, ma foi, je ne sais pas le nom hébraïque dont l'architecte l'aura gratifié, le dessus du portail donc est coupé dans sa hauteur par trois balcons lourds et flanqués de deux tours carrées plutôt originales que gracieuses. Des tourelles à jour les surmontent et terminent le tout en toits pointus.

Il est incontestable que cette église a du cachet et du style ; mais elle est massive et trop large pour sa hauteur,

Revenons maintenant à Mantes.



DES MŒURS



TOURISTE, je viens de parcourir en tous sens Mantes et ses environs, et j'ai été à même d'apprécier ce coin de terre si vanté.

Les gens ordinaires appellent voyager, ou plutôt voir un pays, se promener au travers pendant un temps plus ou moins long, admirant ici un édifice, là une promenade, ou s'enfermant des journées entières dans un musée de province où l'on a la contemplation d'une multitude de croûtes.

Je vous parais faire fi des musées de province..... Il y a erreur ; je me suis mal exprimé, c'est : la plupart des musées de province, ai-je voulu dire, car il en est à ma connaissance, tels que celui de Caen, celui d'Amiens, qui ont une grande valeur artistique.

Mais revenons à nos moutons.

Peu de gens, donc, savent voyager. Mon opinion sent son jeune homme, dites-vous ?...

Que non, et vous allez comprendre.

Permettez-moi de supposer que vous venez de voyager comme ces gens ordinaires. Rentré dans vos pénates, un chacun apprenant que vous venez de rouler votre bosse dans le pays Mantais, vous prie de lui communiquer une part de vos impressions.

Vous racontez alors que vous avez vu une cathédrale superbe, d'un vieux... oh mais, d'un vieux !...

Vous parlez aussi des vignes qui tapissent les coteaux ; enfin vous dites mieux que moi, sans nul doute, ce que contient jusqu'alors ce livre.

Bon, c'est très bien.

Si votre auditeur est poli, il attendra que vous ayez donné un dernier coup de pouce à votre tartine, et il vous demandera d'un air étonné et narquois « Pardon, il n'y a pas d'habitants dans ce pays-là ? »

Que répondrez-vous :

« Quelle drôle de question ! »

La jolie réponse ! Comment pouvez-vous parler des habitants, puisque vous ne vous en êtes pas occupé à Mantes ?

Il est certain que les hommes de Mantes ne marchent pas sur la tête. Mais est-ce une raison parce qu'il sont bâtis comme nous pour ne pas les observer.

Qui vous dit que leurs coutumes sont les mêmes que les nôtres ? Il y a 999 contre un à parier qu'ils ont des habitudes très différentes ; ne serait-ce que la proximité de Paris et le climat plus doux.

Vous voyez maintenant que votre voyage serait à demi manqué si mon hypothèse s'était réalisée.

Je vais donc me promener encore à travers le dédale des rues, mais cette fois ce sont les hommes qui travaillent ou qui bavardent ou qui dorment que j'étudierai.

Je viens de parler de gens qui dorment. Mantes a ses lézards tout comme Londres, Paris et autres villes.

Des fainéants, qui se déclarent propres à rien ou sans travail, tapissent de leurs membres décharnés et de leurs loques les trottoirs du Pont-Royal.

Mais il n'y a pas que cette classe de la société qui y siège, il y a les petits rentiers, anciens fabricants de queues de boutons, ou de balayettes à manche insubmersible, tous braves gens qui devisent ou dorment à l'autre bout du pont.

Ces importantes nullités se nomment chez nous : « Membres de la Compagnie du Soleil. »

Ils sont très curieux à écouter, ces citoyens.

D'un côté, l'on n'entend parler que de la prépondérance du peuple, que de la haine du riche pour le pauvre peuple, etc....

De l'autre, ce ne sont que lamentations sur la baisse de la rente ou sur la maladie du bout la queue du chat de Mademoiselle Kufin.

Et ce n'est pas pour dire du mal de Mantes, à en juger par les pages précédentes, ce n'est donc pas pour dire du mal de Mantes, mais ces deux sociétés sont bien nombreuses ! On serait presque tenté de remplacer le patron Saint-Louis par Saint-Potin.

Toutefois n'allez point croire que le travail soit inconnu dans la bonne ville de Mantes.

Rien n'empêche de travailler en potinant.

Dans la ville, il y a du mouvement ; chaque commerçant brode sa pelote, et les jours de marché il y a beaucoup d'animation dans la Grand'Rue.

On travaille beaucoup plus dans les villages environnants, et la vigne, les légumes occupent la plupart des ouvriers.

La terre morcelée à l'infini est vigoureusement travaillée ; ce qui donne au pays un aspect aussi riche qu'émaillé.

Le paysan n'est pas, comme celui de nos contrées mi-Nord, obligé de couper un liard en quatre pour nourrir sa femme et ses trois enfants, et lui, de se broser le ventre pour calmer son estomac ; bénéficiant de la proximité de Paris, il vend beaucoup et à bon prix. Il trouve ainsi de quoi dépenser à Mantes les jours de marché.

L'on voit par là que l'agriculture est la principale source de richesse pour le pays. Aussi l'industrie est nulle : je n'ai remarqué qu'une fabrique de stores.

Quand je dis que je n'ai remarqué qu'une fabrique je fais erreur, car du haut de l'Ermitage, j'ai vu une haute cheminée qui dominait des étables au milieu des prairies qu'arrose la Seine.

Il paraît que c'est une fabrique de lait ; oui, une fabrique de lait ! Cela vous étonne, c'est pourtant bien simple. Le lait est écrémé, bouilli... etc... Toujours est-il qu'on l'envoie à Paris sous trois ou quatre formes différentes depuis la forme liquide, si l'on peut s'exprimer ainsi, jusqu'à la forme solide.

Pour se rendre bien compte des relations d'affaires, il est utile d'ajouter que Mantes est la ville vivante, commerçante, Mantes-la-Ville celle des rentiers et des cultivateurs. Quant à Limay ce sont tous bêcheurs.

Bêcheurs ? Bien des personnes ne savent pas que le moyen de travailler la terre, dans ces pays-là, se borne à la bêche, court emmanchée.

Et toute cette jolie Mantes a un aspect propre, frais et riche qui charme le cœur et les yeux. Elle n'a cependant pour l'égayer que huit mille cinq cents habitants.

Que de villes et de grandes villes même sont mornes !

Chacun sait que lorsque l'on s'occupe tranquillement de sa petite affaire et que l'on ne pense qu'à couler d'heureux jours, la politique est négligée ; ou si l'on s'en occupe, ce n'est que par esprit d'imitation, pour ne pas paraître arriéré aux yeux des voisins.

Le « Journal de Mantes » et le « Petit Mantais » attisent le feu.

Justice à leur rendre, ce sont de vrais citoyens de la République, ces bons Mantais, car se sont de vrais républicains, oh mais des vrais !... Ne vous étonnez pas que j'insiste car un vrai républicain est chose rare, très rare.

Est-il nécessaire de parler religion ?

Oui, pour ne pas être trop incomplet. Cependant c'est à se le demander.

Ils sont insoucians comme partout, et font tout leur possible pour s'en passer.

Je sais bien que mon étude morale a de nombreuses lacunes, mais l'on me permettra d'ajouter qu'un touriste ne peut étudier tous les rouages de la politique ni demander à chaque cultivateur combien il récolte, par an, de barriques de vin.



Ce qu'il est convenu d'appeler « Conclusion »



J'EN avais donc assez vu, assez entendu, assez retenu.

Je repris alors l'intéressante route de Mantes à Paris, je revis la délicieuse forêt de Saint-Germain, et quand je battis de la semelle l'asphalte de Paris, ma foi, j'étais très-content.

Il est un fait curieux dès l'abord, mais qui s'explique facilement, c'est que l'impression du voyage le plus enchanteur s'efface, sur le moment, de votre esprit, lorsque vous vous retrouvez en pays connu.

Je prie maintenant l'humanité entière... non, pas tant d'ambition.... je prie seulement mes bons parents de Mantes de me pardonner.

J'ai tant dit de mal et j'ai tant omis de bien, concernant leur jolie ville.

Enfin, chers Cousins, je crois pouvoir affirmer, sans trop de fatuité, cette antithèse : Si jamais je venais à perdre la mémoire, eh bien, je me souviendrais encore de votre accueil.

Le 11 Août 1888.





TABLE DES MATIÈRES



Dédicace.....	3
Comment et pourquoi l'amour des voyages	3
Mantes la Jolie. Quelques mots touchant son surnom	5
En chemin de fer.....	5
En gare et chez le libraire	8
Mantes au Moyen-Âge	8
Mantes en 1888. Des trois villes qui la composent	9
Église Notre-Dame	10
Les Théâtres	11
La Fontaine du Marché-aux-Harengs	11
Hôtel de Ville	12
Église Saint-Maclou.....	12
La Tour de Ganne.....	12

Porte Chant-à-l'Oie et autres portes.....	13
Hôtel de Mornay	13
Pont sur la Seine	13
Les Célestins	14
L'Ermitage	14
La Vaucouleurs.....	17
Vallée de Guerville.....	17
Rosny	18
Le Château et l'Église de la Roche- Guyon.....	19
Des Mœurs.....	19
Ce qu'il est convenu d'appeler « Conclusion ».....	21



